

Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Fondation Ciné-Communication
Band: - (2000)
Heft: 6

Artikel: Le crépuscule du rêve américain
Autor: Guido, Laurent
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-932536>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Lester Burnham (Kevin Spacey) face à Angela (Mena Suvari), l'objet de ses fantasmes

Le crépuscule du rêve

« American Beauty » de Sam Mendes

Les réflexions désabusées d'un mort et le regard de deux adolescents sur les névroses de leurs aînés inspirent à Sam Mendes un film plus subtil qu'il n'y paraît de prime abord. Sa vision en noir et rose fané des Etats-Unis tourne en dérision le fantasme de l'*american dream*. Dans son pays d'origine, « American Beauty » s'est taillé un succès inattendu.

Par Laurent Guido

Premier film du Britannique Sam Mendes, célèbre metteur en scène de théâtre, « American Beauty » s'inscrit dans le courant satirique et distancé en vogue dans la production américaine (« To Die For » de Gus Van Sant, 1996, « Wild Things » de John MacNaughton, 1998 ou « Drop Dead Gorgeous » de Michael Patrick Jann, 1999). Le point de départ de ce jeu de masques grimaçants consiste en un véritable échantillon sociologique : le couple de quadragénaires formé par Lester et Carolyn Burnham (Kevin Spacey et Annette Bening) accompagnés de leur fille Jane (Thora Birch). Les relations réciproques de ces trois protagonistes mettent en évidence l'actualité des liens conjugaux et familiaux, à l'heure de la rationalisation et de la globalisation économiques.

Une famille emblématique

Lester, employé dans un grand journal, se voit en effet contraint par de nouveaux patrons de préciser son cahier des charges, c'est-à-dire d'estimer sa propre valeur sur le marché du travail. Répugnant à se prêter à ce jeu humiliant, il rejoint le camp des laissés-pour-compte, des *losers* comme il se qualifie lui-même. Cette déchéance se répercute jusque dans son incapacité à « bien communiquer » : il peine à arborer le sourire hypocrite du battant et ses moindres gestes révèlent une maladresse incompatible avec l'image de la réussite à tout prix prônée par les milieux professionnels.

Par contre, Carolyn – bourgeoise tendance *Cosmopolitan* œuvrant dans l'immobilier – s'est convertie sans mal aux vertus de l'individualisme forcené qu'elle ingurgite à coups de méthodes d'auto-persuasion sur support sonore, du genre : « On ne peut compter que sur soi-même ! » Jane se présente quant à elle comme une adolescente-type, *high school girl* obsédée par son apparence physique, économisant son argent de poche en vue d'une opération de chirurgie esthétique. On pourrait reprocher au film son absence d'originalité et le côté convenu de sa raillerie, mais c'est justement sur la juxtaposition cin-



Photo: Sebastian Lory (UIP)

ve américain

Carolyn (Annette Bening) et son obsession de la propreté



Le regard ironique de Lester (Kevin Spacey)



glante de clichés caricaturaux que repose toute la force de l'entreprise.

Sarcasmes d'outre-tombe

Le constat social posé par le film est cruel et désenchanté. Les rapports affectifs entre ces différents individus ont évolué vers l'incompréhension mutuelle, s'éloignant irrémédiablement du bonheur familial rappelé par des photographies de jeunesse. Ce sentiment tragique d'échec et de perte est accentué par un dispositif narratif plutôt original, celui de la voix *off* et *post mortem* de Lester qui commente en direct les épisodes de la dernière année de sa pathétique existence. Un être disparu raille ainsi le milieu dans lequel il a évolué et ce point de vue partial justifie l'outrance et l'irréalité d'«American Beauty». A cette même logique d'excès obéissent les éclairages et les décors, où prédominent les couleurs trop vives, les espaces trop propres caractérisant l'univers chimérique dans lequel évoluent les personnages. La récurrence de cadrages larges ou de points de vue éloignés vient encore souligner la sensation d'enfermement des protagonistes dans leur biotope mental et géographique.

Séduction fatale

La «beauté américaine» mentionnée par le titre renvoie tout d'abord aux canons standardisés de l'apparence corporelle auxquels les protagonistes tentent de se conformer pour assouvir leur désir narcissique de séduction, autre forme évidente d'aliénation. Après avoir quitté définitivement son travail, Lester s'adonne ainsi avec frénésie à la musculation, afin de séduire une amie de sa fille, majorette nymphomane et hypocrite (Angela, incarnée par la très *american beauty* Mena Suvari) qui lui inspire les rêves les plus délirants. La représen-

Kevin Spacey, tout en nuances

FILM a rencontré Kevin Spacey, héros d'«American Beauty».
«Oscarisé» pour sa performance dans «Usual Suspects» et confirmé par le succès de «L.A. Confidential», l'acteur semblait abonné au registre des rôles de pourris. Aujourd'hui, ce magnifique comédien aspire à camper des personnages plus nuancés.

Propos recueillis par Dominik Slappnig

Vous avez sûrement un avis sur la notion de beauté...

C'est probablement pour cette raison que je voulais absolument jouer dans ce film qui anéantit l'idée du grand rêve américain: l'obligation d'avoir du succès, de posséder des choses, d'être marié et d'avoir une famille. Et finalement, on réalise que la vraie beauté ne réside pas dans toutes ces choses extérieures mais à l'intérieur de soi.

Vos derniers rôles sont plutôt atypiques. Ce choix découle-t-il d'un désir de changement?

Depuis quelque temps, je cherche mon chemin. C'est pourquoi je m'identifie beaucoup à Lester: se réveiller et sortir de la routine quotidienne, dire à son chef ses quatre vérités... Parallèlement, j'ai essayé, au cours de ces dernières années, de rechercher des rôles variés. Très souvent, les spectateurs veulent me voir tel qu'ils m'ont découvert. A partir de «L.A. Confidential» (1997), j'ai commencé à accepter des rôles plus ambivalents, des personnages en proie au doute, confrontés à leur propre subconscient et dont la boussole morale indique subitement une autre direction.

Par conséquent, le rôle de Lester s'inscrivait parfaitement dans votre lignée?

Quand Sam Mendes m'a proposé le rôle, je n'ai pas hésité un instant. L'ambivalence du caractère correspond tout à fait au développement que je recherche en tant qu'acteur.

Lester est un homme qui enfonce plusieurs règles sociales. Par exemple, il séduit la camarade d'école de sa fille. Aux Etats-Unis, on a reproché au film ses tendances pédophiles...

Je pense qu'il ne faut pas sortir de leur contexte cinématographique des sujets tels que le haschich, les relations sexuelles avec des mineurs ou l'homosexualité. Le film, qui n'est par exemple pas centré sur la relation entre un homme et une jeune fille, ne dépeint que des fantasmes. Quant au reproche concernant les tendances pédophiles, je ne répondrai qu'une chose: ce film est sincère. Car ces fantasmes existent, et pas uniquement aux Etats-Unis.

Avec Sam Mendes, vous avez travaillé pour la première fois avec un metteur en scène venant du théâtre. Son approche était-elle différente de celle des cinéastes avec lesquels vous avez collaboré?

Il a rapidement démontré sa maîtrise des éléments essentiels d'un film: la courbe

narrative, l'évolution des caractères et la relation entre les différents acteurs. Par contre, je n'étais pas préparé à ce que Sam s'avère être un styliste visuel de cette envergure. Il pense véritablement en termes d'images cinématographiques.

Comment votre rôle a-t-il été conçu?

L'idée était de dissimuler la transformation de Lester, de ne pas la rendre trop évidente au spectateur. L'accent a toujours été mis sur son identification, tant spirituelle, émotionnelle que physique. La difficulté résidait dans le fait de ne pas tourner dans la chronologie. Le matin, par exemple, on prenait une scène de la vie de l'ancien Lester – la mollesse résignée et les épaules tombantes – et l'après-midi, une scène du nouveau Lester – libéré. A la fin, tout cela devait dessiner la jolie courbe emblématique de l'évolution du personnage.

Dans le film, vous avez joué avec des acteurs très jeunes qui n'avaient pas votre expérience. Comment avez-vous endossé ce rôle de «maître»?

Dès le début, j'ai essayé de m'entendre avec eux et de gagner leur confiance. Je ne voulais pas qu'ils soient blessés si quelque chose ne jouait pas du premier coup. Je me souviens qu'en 1986, j'ai joué aux côtés de Meryl Streep dans «Heartburn». J'étais horriblement nerveux. Je l'admirais beaucoup et j'avais perdu toute mon assurance. Heureusement, nous nous sommes très bien entendus.

tation des fantasmes de Lester, empreinte de fétichisme vulgaire – ralents, répétitions de plans, musique de percussions à connotation «primitive» – désigne de façon explicite la nature mièvre et illusoire de cette blonde incarnation de l'american dream.

Carolyn succombe pour sa part à un champion local de la vente immobilière, adepte du principe consistant à «projeter une image de succès». Sous l'influence de ce manitou à mâchoire carrée, elle découvre avec ravissement les vertus du tir au revolver, attitude signalant une dérive fasciste de la classe moyenne américaine. Le film en offre d'ailleurs un avant-goût avec la famille Fitts, nouveaux voisins des Burnham: un père militariste et néo-nazi, une mère prostrée dans sa folie et un fils battu comme plâtre (Ricky, campé par Wes Bentley) aux tendances voyeuristes assouvies par une caméra vidéo avec laquelle il filme son entourage de façon obsessionnelle.

Derrière les masques

A son insu, Ricky propose une autre interprétation du titre énigmatique qu'est «American Beauty». Valorisant dans son filmage la beauté de l'ordinaire et de la simplicité, il rompt avec l'individualisme dominant et propose une sortie de secours à Jane, qu'il tente de rallier à sa cause subversive. Tout en tenant le cap de la noirceur, le film s'ouvre enfin sur des valeurs de sincérité et d'authenticité, présentées comme perdues au sein de la société américaine contemporaine. Dès lors, certains personnages se mettent à dévoiler des aspects insoupçonnés de leur individualité, jusque là dissimulés derrière le masque du conformisme.

Même s'il n'évite pas toujours les contradictions liées à son statut de produit hollywoodien, «American Beauty» parvient au bout du compte à dresser un portrait critique et provocateur des comportements sociaux des citoyens d'Outre-Atlantique. ■

Réalisation Sam Mendes. **Scénario** Alan Ball. **Image** Conrad L. Hall. **Musique** Thomas Newman. **Son** Scott Martin Gershin, Richard Van Dyke. **Montage** Tariq Anwar, Chris Greenbury. **Décor** Naomi Shohan. **Interprétation** Kevin Spacey, Annette Bening, Thora Birch, Wes Bentley, Mena Suvari. **Production** Bruce Cohen & Dan Jinks (Dreamworks). **Distribution** UIP (1999, USA). **Durée** 2 h 02. **En salles** 2 février.

UNITED INTERNATIONAL PICTURES

&

CINE QUANON

OFFRENT AUX ABONNÉS DE

FILM

25 billets gratuits
pour

«AMERICAN BEAUTY»

Le film sera projeté
au Ciné Qua Non, Lausanne
dès le 2 février

Offre valable pour 1 seule personne.
Billet valide pour toutes les séances.

Pour obtenir un billet gratuit:
Rédaction de FILM, tél. 021 351 26 70
(jusqu'au 31 janvier au plus tard)